

# Dérives au fil de l'eau : une suite

Par Jean-Pierre Pelletier

## Étendues d'eau (Thalassa!)

J'ai navigué sur la crête des vagues, navigué  
sur le corps pour surgir de la mousse en chamaille,  
pour aboutir sur le sable, un entortillement  
de bois de flottage poncé par le temps.

J'ai respiré vos capillaires très fins là  
où le ciel souffle du brouillard sur les montagnes,  
jusque-là où celles-ci ignorent les ruisseaux,  
l'entrejambe fermé des vallées nervurées,  
jusqu'aux rides fluides à contre-courant  
– le cours des marées saumâtres.

J'ai vu l'océan et son indifférence  
régurgiter des hauteurs et remplir  
ses fouilles agitées  
– une dormeuse au sommeil léger.

J'ai vu vos nuages gris transpirer de la pluie  
à dorer les feuilles lancées libres au vent  
et des vrilles de vapeur s'élever  
des routes de l'été.

Et même quand je décolle, franchissant  
vos nuages de velours, abattu  
par la peur des hauteurs, des mots,  
des crochets inadéquats au ciel suspendus  
continuent de s'attacher : des nuages,  
pain déchiqueté sur un plateau bruni,  
sécrétion de palmiers, des yeux en noyade,  
en bas des vagues au ralenti, brume blanche  
qui moutonne aux bords des hublots,  
le bout des ailes traverse la buée,  
le ciel à sec, la lame humide de l'horizon.

J'ai vu comment, tel un rêve qui revient sans cesse  
nous nous déplaçons d'un état à l'autre,  
l'eau nous coule au travers,  
nous au travers de l'eau,  
un état d'esprit, un souffle.

**À flot**

sur la mer fracassée de notre sommeil  
nous serions ces âmes naufragées, laissés  
à l'abandon de l'inachèvement des rêves,  
se dévisageant l'un l'autre avec avidité.  
Ou alors aux commandes, désinvoltes, guidés  
par le mouvement armillaire de notre union,  
nous traversons les draps froissés, familiers  
de l'horizon lointain de notre dilection.  
Voilà le grand repos, il gonfle nos voiles,  
ne sait ce qu'est une ancre, (elles sont toutes vieilles dès lors),  
prend des semaines, des mois, s'enfonce dans le jour  
et nous transporte, mutins maladroits, devenus fous  
par le soleil des rêves, vers de nouvelles Marquises.  
Nous ne retrouverons plus, ne réclamerons plus  
le repos de l'Amérique perdue dans ces plis amples,  
ne traverserons plus jamais les courants entre nous.  
Ils nous mènent à la mer inversée de la nuit,  
passé les constellations bulleuses, saillantes,  
vers la trace filante de poissons-chats,  
un petit bout d'appât réduit à l'essentiel,  
le plouf du poisson qui se débat, puis tombe à l'eau.  
Nous nous lançons, seuls, trois draps au vent éperdu,  
l'un pour nos souffles entremêlés, les deux autres  
pour notre solitude, trois pour la surface des rêves  
pulvérisés au lever du jour, conduisant  
à la dérive dans des draps enchevêtrés.

**Le large**

Enfin nous sortons du long et étroit goulet  
et nous dirigeant vers le large, déchiquetant  
la mer fulgurante en embruns jusqu'au moment où  
le temps se change en une chose qui goûte le sel  
ouverte comme une phrase : un remous de rimes  
aux rythmes tantôt battus, tantôt abattus.

Puis l'horizon asservit la dernière parcelle de terre,  
nous entrons dans le calme de l'ample bercement  
des profondeurs et de ses dentelures étincelantes,  
nous arrêtons les moteurs, partons à la dérive.  
Le soleil, de plomb, tape sur tout, décolorant  
le plafond du ciel et ses nuages en enclumes,

embrase les poissons volants, des météores de jour  
pour remailler la mer. Nous sommes calmes et pas seuls.  
Des chalutiers retournent, poupe lourde, vers le port,  
dépassent les pétroliers, indolents baigneurs, étendus et en attente.

Sortis de cette même plaine sans limites, les Européens étaient arrivés,  
fouettés par le vent, viciés, de concepts et d'ombres chargés,  
choses impossibles à voir mais elles-mêmes assemblées, une machine  
imbriquée dans une fabrique-continent vaste et complexe,

façonnée à même des angles de métal lustré, une poussière lunaire,  
des étoiles scintillantes de routes, de maisons, de géométries humaines,

des ravines à varices et des palissades à altérité : le tracé d'une balle.  
Voilà les leçons du sang : ce quelque chose qui n'existe pas encore

n'est pas la même chose que rien : repliées en nous-mêmes  
se trouvent des pépites d'avenir et l'impact de leur dragage.  
Des rayons de soleil transpercent l'eau alors que nous chavirons,  
nous étalons, suivons un sillon et laissons  
les courants nous vieillir avec douceur. Seules

existent deux façons d'y arriver : traverser  
pour se rendre au lieu où nous nous étions retrouvés,  
ou irions, en aval ou en amont, à l'infini.  
Même la route la plus longue bifurquera  
comme une lente dérive et laissera

se dévider son rouleau vers le large.

\*\*\*

*Poète, traducteur, enseignant, Jean-Pierre Pelletier (Montréal, 1956-) collabore depuis bientôt trente ans à des revues, des anthologies ou collectifs d'ici et d'ailleurs. Il est l'auteur de huit livres, dont trois sont des traductions de poètes; les autres étant de son cru. Le dernier, Le crâne ivre d'oiseaux (Écrits des Forges), a vu le jour en 2016. Est paru en 2017 une anthologie qu'il a traduite (sous la direction Marie-Hélène Jeannotte, Jonathan Lamy et Isabelle Saint-Amand), Nous sommes des histoires : réflexions sur la littérature autochtone, Mémoire d'encrier.*